

# ÉCLATS DE RIRE!

OU 60 ANS D'HUMOUR CONTRE LE RACISME ET LES DISCRIMINATIONS EN FRANCE

UNE EXPOSITION DE L'ASSOCIATION REMEMBEUR

COMMISSARIAT : YVAN GASTAUT, NAÏMA HUBER YAHI  
PRODUCTION : MARIE CHOMINOT, ISABELLE PAILLEY  
GRAPHISME : PIERRE DE FLEURIAN & ALI GUESSOUM



Un bon éclat de rire, quoi de mieux pour nous réunir ? Outre le plaisir que l'on éprouve à écouter des répliques cinglantes et à voir des mimiques hilarantes, l'humour nous apprend énormément sur nous-mêmes et sur nos sociétés. D'abord, parce qu'il s'agit d'un mode d'expression et de communication bien à part. Mais aussi, parce qu'à toutes les époques, sous couvert du rire, bien des idées ont pu se diffuser.

Nous vous proposons ici une histoire du rire pour appréhender l'air du temps de manière originale et bien entendu décalée. Car le rire, c'est aussi une chose sérieuse : combien d'humoristes sont aujourd'hui encore inquiétés pour leurs approches parfois corrosives ou caricaturales, suscitant débats et polémiques politiques ? Dans notre rapport à l'altérité, les éclats de rire nous permettent ô combien de réfléchir à la production des stéréotypes. À ce sujet, on ne sait jamais trop pourquoi le rire se déclenche : premier degré ? Second degré ? Entre rire gras et finesse de perception, les frontières sont poreuses et il n'est pas rare qu'un sketch rassemble un public aux idées racistes d'un côté et antiracistes de l'autre, riant ensemble à gorge déployée, mais pour des raisons diamétralement opposées. La narration humoristique, plus que toute autre, permet de jouer sur les registres de l'ambiguïté.

Cette exposition propose un retour sur soixante ans d'histoire de l'humour qui cible les migrations et le racisme dans la France de la Vème République : de Fernand Raynaud au Jamel Comedy Club et ses héritages en passant par Guy Bedos, Pierre Péchin, Coluche, Muriel Robin.... On prendra ainsi la mesure des évolutions majeures de la société à travers la manière dont on se moque des minorités mais aussi des attitudes racistes réelles ou supposées. La versatilité de l'humour est toujours sur une ligne de crête entre bons et mauvais sentiments, de telle sorte que l'on ne rit pas de la même manière en fonction des époques. D'ailleurs, certains sketches très à la mode à certains moments disparaissent complètement des répertoires ou sont réécrits pour mieux s'adapter aux circonstances du présent. Venez (re)-découvrir certains éclats de rire, les questionner et les revisiter à l'aune de la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et les discriminations, pour enfin rire ensemble.

# UN HUMOUR À L'ANCIENNE

FERNAND  
RAYNAUD

RIRE



PHILIPS

## Fernand Raynaud, le rire d'une société d'antan

Doté d'un humour singulier aujourd'hui quelque peu désuet, Fernand Raynaud a marqué toute une génération dans le contexte des Trente Glorieuses, cette France des années 1950 et 1960 gagnée par la société de consommation mais encore assez rurale. Né à Clermont-Ferrand en 1926 au sein d'une famille ouvrière, ce jeune provincial arrive dans le Paris des débuts de la IV<sup>ème</sup> République dans le but de faire carrière. À la suite d'une rencontre avec l'animateur Jean Nohain, il commence sa riche carrière d'humoriste en 1950 en incarnant ce que l'on appelle aujourd'hui les Français moyens. Avec d'autres chansonniers comme Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, Darry Cowl ou Raymond Devos, il rivalise de bons mots par spectacles interposés ou lors d'émissions télévisées comme *Trente-six chandelles*. Fernand Raynaud devient une vedette et crée un spectacle moderne : le premier one-man show de l'humour au Théâtre des Variétés en 1959, avec un immense succès à la clé.

Parmi ses thèmes privilégiés, la question du racisme est omniprésente. Fernand Raynaud traite du racisme ordinaire qui, bien qu'il n'y ait pas alors de véritable débat sur l'immigration, circule dans l'air du temps. D'apparence intemporelle, il ne fait jamais référence aux événements de l'époque comme les guerres de décolonisation. Il questionne néanmoins la notion d'altérité, à travers l'attitude chauvine et franchouillarde des habitants de l'Hexagone, dans des sketches comme *Restons Français* (sur le thème de l'intrusion de la langue anglaise, en 1958) ou *Le Fromage de Hollande* (sur la nécessité de consommer français, en 1967). Fernand Raynaud aborde le thème de la discrimination en jouant sur une fibre antiraciste. Dans *Le Raciste* en 1963, il traite de la couleur de peau et des identités complexes quand il met en scène un Malgache né en Suisse et un barman marseillais à l'accent belge ! Le sketch se termine sur une confusion des identités.

J'suis pas un imbécile,  
Fernand Raynaud (1971)

À l'heure où les contrôles aux frontières se renforcent un peu partout en Europe, le sketch de Fernand Raynaud *J'suis pas un imbécile* met en scène un douanier qui « n'aime pas les étrangers ». Jouant sur le ridicule du personnage gagné par la bêtise du racisme ordinaire, Fernand Raynaud jongle avec deux vieux refrains largement en cours à l'époque : « Je ne vois pas raciste moi... » et « les étrangers viennent manger le pain des Français ». Mettant en scène l'attitude du descendant d'immigrés qui développe un racisme virulent contre les nouveaux arrivants, le sketch insiste sur ce pain volé. « C'est mon pain à moi » déclare ce douanier qui n'a pas l'air de se rendre compte de ses propres origines étrangères. Dans son milieu rural, quand on voit passer un étranger « on l'maitre du doigt comme un objet, on n'a pas de respect ». Nient l'évidence de l'égalité de la condition humaine (« comment pouvez-vous une race où une mère aime davantage ou moins bien son enfant ? ») ce fonctionnaire s'enferme dans un préjugé fatal. À tel point que l'étranger quitte le pays : « J'en ai ras-le-bol, moi. Votre pain, et votre France. Je m'en vais ». En guise de chute, cet étranger que l'on accusait de tous les maux, et bien c'était le boulanger et, depuis, le village ne mange plus de pain. L'humour populaire et caricatural de Fernand Raynaud était bien au diapason de son temps.



Le Raciste  
Fernand Raynaud (1963)



# REJET ET STÉRÉOTYPES

aimez-vous les uns, les autres  
guy bedos sophie daumier



Vacances à Marrakech, Guy Bedos et Sophie Daumier (1969)

Un couple de Français moyens, touristes de retour du Maroc, s'avance sur la scène et interpelle le public : « Marrakech ?? Ça nous a pas plu ! C'est plein d'Arabes ». Et l'hilarité s'empare de la salle, au diapason des rires enregistrés sur le disque de ce sketch emblématique des années 1970. Le couple formé, à la ville comme la scène, par Guy Bedos et Sophie Daumier passe de longues minutes à vitupérer de manière hystérique contre les "Arabes" qui seraient autant inférioritaires chez nous qu'en France. Ce numéro créé en 1969 est bien rodé, que ce soit sur scène, à la télévision ou sur les ondes de radio. L'intention de

Bedos, auteur du texte, est clairement antiraciste : il s'agit de moquer de manière outrancière les racistes ordinaires qui n'aiment pas les "Arabes". Mais le sketch fait polémique : ne percevant pas ce second degré, le public devient hilare en prenant Bedos et Daumier au mot. Le succès se fonde sur un mélange ambigu entre rire raciste et antiraciste. Ainsi derrière le rire, la confusion règne : rit-on des "Arabes" ou des racistes ? Fais à cet égard, le couple prendra soin de lancer le sketch d'un préambule : « Mesdames et Messieurs, nous vous indiquons que la scène à laquelle vous allez assister est d'inspiration antiraciste ».



## Rire des "Arabes", un succès bien français

Dans un contexte de fortes tensions autour de l'immigration dite nord-africaine, notamment dans le courant de l'année 1973 marquée par une série de faits divers racistes, l'humour s'empare de la figure de l'"Arabe" que l'on retrouve au détour de spectacles, sur des pochettes de disques, au cinéma et à la télévision à des heures de forte audience. Avec un brin de nostalgie, certains pastiches ou chansons mises en scène rappellent l'époque coloniale comme par exemple *La Fille de bédouin* de Raoul Moretti et André Barde : datant de 1927, elle est remise au goût du jour dans les célèbres émissions de variétés de Maritje et Gilbert Carpentier en moquant les "Arabes" sur fond de décor orientaliste. Ainsi, Maurice Baquet en novembre 1969, Jean-Marc Thibault en novembre 1970 ou encore Jean Parédès en novembre 1973 nous en proposent une version bien kitsch.

Dès 1969, dans le sketch de Sophie Daumier et Guy Bedos *Vacances à Marrakech*, le rire fuse en jouant avec insistance sur les stéréotypes liés à l'"Arabe". Significatif est dans ce cadre le succès phénoménal de l'humour de Pierre Péchin. Observant de minutie les travailleurs immigrés célibataires et leurs difficultés d'adaptation en France, il singe leurs modes de vie, attitudes et propos, ce qui lui ouvre la voie d'un succès hors normes avec *S'el vô plait !* en 1974.

Parallèlement, à partir de 1974-1975, une nouvelle cible émerge : l'émir du pétrole, riche et arrogant, alors que la crise pétrolière de 1973 sonne la fin des années prospères des Trente Glorieuses. Affublé d'une djellaba, Patrick Topaloff signe un succès en reprenant, sur fond de pétrodollars, le tube *Johnny Be Good*, devenu ici *Ali Be Good*. Ces caricatures se multiplient sur le petit écran et témoignent que rire des "Arabes" est un gage de succès dans la France giscardienne.



# « ACCENTS TONIQUES »

## Un rire de la caricature

À partir des années 1970, l'un des ressorts favoris de l'humour populaire consiste à imiter des manières de parler jugées exotiques. Les accents sont mis à l'honneur pour mieux s'esclaffer de ceux qui s'expriment dans un français aux tonalités particulières, entre une forte condescendance et un brin de sympathie. Cette ambivalence a permis pendant longtemps d'éviter aux humoristes d'être taxés de racisme : à cette époque en effet, le public ne trouve en aucun cas cet humour moralement condamnable.

Le phénoménal succès de Pierre Péchin (1947-2018) avec *La cèggal à la foôrmi* est un bon révélateur de cette mode. Son pastiche de la fable de Lafontaine déverse son flot de paroles en sabir, un mélange incohérent et nerveux d'arabe et de français qui fait rire la France entière sans qu'à aucun moment le soupçon de racisme ne soit évoqué. Dépassé par la popularité de son sketch, Pierre Péchin bat des records : le 45 tours deviendra disque d'or avec près d'un million de ventes, inondant les ondes des stations de radio comme RMC, RTL ou Europe 1 et les émissions de télévision à grande audience entre 1975 et 1978.

À la même période, Michel Leeb (né à Cologne en 1947 dans une famille germano-italienne) devient populaire grâce aux accents qu'il imite en forçant le trait. Il crée une galerie de portraits, déclinés à la radio, à la télévision et sur scène au point que les caricatures deviennent familières et se dupliquent au café et dans les cours d'école où l'on « refait du Leeb » : le Chinois, le Suisse, l'Africain, le Mexicain, l'Arabe. Dans l'une de ses premières apparitions dans une émission de Guy Lux, les facéties "racialisantes" de Michel Leeb sont globalement du goût du public. Son fonds de commerce comique se développera sur plus d'une décennie jusqu'à la fin des années 1980 lorsque quelques accusations de racisme commencent à fuser.

En lien avec "l'humour à accents", les humoristes sont souvent poussés à se grimer en noir, proposant des *blackfaces* (visage peint en noir) à l'américaine. Ainsi, Sacha Distel imite grossièrement un "esclave noir" avec une perruque de cheveux crépus dans une émission de variétés qui lui est consacrée en 1972. En 1975, dans *Le Schmilblick*, Coluche singe à la fois accents arabe et africain.



### La Zoubida, Vincent Lagaf (1991)

Mettant avec succès un terme à la période de "l'humour à accents", Vincent Lagaf (né en 1959) propose en 1991 une chanson intitulée *La Zoubida*, parodie musicale aux échos franchouillards de la chanson traditionnelle *Le Pont de Nantes*. L'humoriste chante avec un accent arabe tout le texte qui narre l'histoire d'une jeune « Fatma » des temps modernes vivant à Barbès. Elle brave l'interdit de ses parents qui ont refusé qu'elle aille au bal en enfourchant « le scooter » évidemment « volé » de son ami Mokhtar, pour enfoncer le clou et mobiliser le cliché raciste de « l'Arabe voleur ». La police arrête les deux jeunes gens qui finissent la nuit au poste. Le disque et le clip de Lagaf sont un succès immédiat public, vendu à 700 000 exemplaires, *La Zoubida* devient disque de platine. Il restera pendant onze semaines en tête du Top 50 français à la fin de l'année 1991. Jouant sur des stéréotypes qui font mouche, cette chanson qui fait grincer quelques dents ne suscite toutefois pas de vraie polémique à une époque où la guerre du Golfe avait pourtant révélé les doutes de la société française sur les capacités d'intégration des jeunes issus de l'immigration.



# COLUCHE, C'EST L'HISTOIRE D'UN MEC...

## Rire des minorités

Coluche (1944-1986), fils d'un travailleur immigré italien et d'une Française, est l'humoriste le plus populaire de sa génération. Le Schmilblick qui l'a rendu célèbre en 1975 propose une galerie de portraits parodiant l'émission-jeu éponyme de Guy Lux. On y trouve entre autres un Belge, un commerçant, un homosexuel... mais aussi un "Arabe" et un "Noir". Oulla Zaïm Ben Salem, casque de chantier vissé sur la tête et doté d'un fort accent arabe n'arrive pas à se faire comprendre et s'énerve au point de parler de guerre d'Algérie avec une certaine agressivité. Un peu plus tard, le "Noir" incarné par un Coluche en blackface parlant "petit nègre" s'estime lui aussi victime de la société à travers les matraques des CRS. Dans les deux cas, les policiers interviennent pour éloigner ces fâcheux candidats. Ces scènes suscitent l'hilarité à la sortie du disque qui est un grand succès dans cette France qui fait de l'immigration un thème important de l'agenda politique.

Un an auparavant, en 1974, outre *Le CRS arabe*, le sketch *J'me marre* mettait en jeu la question des migrants et du racisme. En 1977, les immigrés sont encore convoqués dans *Le Clochard analphabète* où Coluche brosse le portrait d'un ami arabe et philosophe. Incarnant souvent le Français moyen de la grande ville, un peu "beauf", Coluche savait jouer sur les registres de l'ambiguïté concernant les immigrés, entre un antiracisme revendiqué et une part de racisme assumée comme il l'évoquait dans un entretien au *Figaro Magazine* en 1984 : « Si j'ai pu me moquer des beaufs, des racistes, des cons, c'est aussi parce que je les aime bien. Parce que moi aussi, je suis un peu raciste, un peu con, un peu beauf sur les bords. En jouant sur l'ambiguïté, tu doubles le public ». Jusqu'à sa mort, ses saillies radiophoniques ou télévisuelles parfois déroutantes sur les migrations n'ont pas fait oublier qu'il militait pour SOS Racisme au temps de la fondation des Restos du cœur. Mythifié de son vivant comme après sa mort, Coluche aura, à la différence d'autres, échappé aux critiques.



Le CRS arabe, Coluche (1974)

Produit et diffusé en 1974, le sketch *Le CRS arabe* s'inscrit dans un contexte très particulier : la montée d'un racisme ordinaire dans une société française qui vit ses rythmes des rationalités et des violences inquisiteurs, comme l'illustre le film d'Yves Boisset Dupont Lajoinie sorti en 1975. Titrer *Le CRS arabe* c'est établir un oxymore : le souvenir de la guerre d'Algérie est encore vivace à l'époque, donner vie à un « CRS arabe » ne peut que susciter la curiosité et l'ambivalence. Le personnage incarné par Coluche met en exergue les rapports parfois conflictuels du Français moyen, « beauf, lâche et raciste », avec les personnes issues de l'immigration, notamment d'origine maghrébine, qui focalisent alors l'attention médiatique. En présentant la figure d'un raciste qu'il entend dénoncer à travers ses outrances, le sketch rappelle les réalités et les incantations de la haine ordinaire et participe à une prise de conscience globale sur le mode : « sommes-nous racistes ? ». Ce thème qui revient en permanence dans l'opinion publique est décliné de plusieurs manières dans le sketch : un sondage sur le racisme, l'accent arabe, les généralisations hâtives typiques des propos de comptoir...



# DESPROGES PEUT RIRE DE TOUT ...



Rachid / Les rues de Paris ne sont plus sûres, Pierre Desproges (1986)

Déconstruire le stéréotype et raconter une histoire à front renversé : celle du danger que représente les rues de Paris pour un commerçant « arabe », c'est le pari de Pierre Desproges. À travers la caricature de l'épicier M. Lefranc, qui « n'aime pas les Arabes » et se voit contraint de vendre son épicerie à M. Cherkaoui, il croque une situation burlesque où les petits commerces du 13<sup>e</sup> arrondissement sont tués par les grandes surfaces et remplacés par des boutiques tenues par des immigrés maghrébines, les fameux « Arabes du coin ».

Le chroniqueur se rencontre avec les nouveaux venus, qui « travaillent beaucoup pour des fainéants ». Il brosse le portrait de sympathiques commerçants qui boivent un peu, « mi-musulmans mi-diaaboliques » et avec lesquels il partage son quotidien. M. Cherkaoui sera finalement agressé au coin-trou par des inconnus, victime du racisme anti-arabe. Témoin de son époque, Desproges se saisit ici de la montée du Front National pour dénoncer les discours de rejet et le racisme ordinaire.

## ... mais pas avec n'importe qui

« Je peux rire de tout mais pas avec n'importe qui » : voici l'aphorisme dont s'inspire Pierre Desproges (1939-1988) quand il anime le réquisitoire – comique – de son émission de radio *Le tribunal des flagrants délires* sur France Inter face à l'invité du 22 septembre 1982, Jean-Marie Le Pen, leader du Front National, parti d'extrême droite. Farouchement antiraciste, il n'a eu aucun tabou dans ses sketches : la maladie, la mort, le racisme, l'antisémitisme, la déportation, les camps de concentration...

L'un d'eux démarre par : « On me dit que des Juifs se sont glissés dans la salle... ». L'ambiguïté déstabilise son public qui ne sait pas s'il faut en rire. Empruntant en apparence à la rhétorique antisémite pour dénoncer l'antisémitisme, il développe une « théorie du complot » d'un « supposé lobby juif » pour dénoncer cette même théorie. Il n'en reste pas moins féroce sur le monopole de "l'humour juif" et affirme son droit à faire des blagues sur les Juifs, même s'il n'est pas juif lui-même. Encore décrié aujourd'hui, ce sketch ne fait pas l'unanimité. Si pour certains il s'agit de liberté d'expression, nombreux sont ceux qui jugent antisémitiques ses saillies humoristiques sur le port de l'étoile jaune imposé aux seuls Juifs ou sur la déportation vers les camps de la mort durant la Seconde Guerre mondiale.

Le sketch *L'annuaire* joué en 1984 sur le plateau de l'émission *Droit de Réponse* de Michel Polac défraie également la chronique : l'humoriste y dénonce « le nombre d'Arabes à Carpentras », en énumérant avec un accent exagéré des noms arabes dans l'ordre alphabétique de l'annuaire. Se voulant un trait d'humour, cette séquence a été tellement mal prise que Pierre Desproges s'est rendu sur le plateau de l'émission *Mosaïque*, dédiée au public immigré, pour présenter ses excuses « aux Arabes qu'il aurait pu heurter ». Sujet d'inspiration inépuisable, le thème du racisme va traverser l'oeuvre de ce chanteur de l'humour noir et de l'absurde jusqu'à sa disparition brutale en 1988.



Le tribunal des flagrants délires, France Inter, 22 septembre 1982

# SMAÏN, A STAR IS BEUR...

## Smaïn, le succès des années "beur"

Smaïn Ferrouze, alias Smaïn, est né en Algérie en 1958. Adopté, il arrive en France métropolitaine en 1960. Débutant sur les scènes des cafés-théâtres, il est découvert par le grand public lors de l'émission *Le Petit théâtre de Bouvard* (1982) où il fait ses débuts dans la troupe des *Cinq*, qui devient par la suite le trio comique *Les Inconnus*. Aux côtés de Pascal Légitimus, il incarne pour la première fois à la télévision et sur les scènes d'humour les minorités noires et arabes. Sa gouaille, ses fameuses baskets rouges et son blouson distinguent la silhouette du jeune Smaïn, estampillé "comique beur". Alors que le succès de la Marche pour l'égalité et contre le racisme (1983) rend visible les enfants de l'immigration maghrébine qui en sont à l'initiative, ces "beurs" connaissent un engouement de la part des médias de l'époque. Smaïn est propulsé par ce contexte favorable et fait rire la France entière.

Adeptes de jeux de mots, fan absolu de Jerry Lewis auquel il emprunte ses grimaces et d'Yves Montand qu'il n'hésite pas à imiter dans ses spectacles, il parle également des jeunes Arabes de France et sera le premier à les incarner sur scène. Se moquant des préjugés et embrassant avec détermination les clichés les plus éculés sur « les Arabes voleurs » pour mieux les dénoncer, il connaît un succès fulgurant. Acteur de cinéma, chansonnier, humoriste, il traverse avec succès la décennie 1980 et met le pied à l'étrier au jeune Jamel Debbouze en 1992 sur le plateau de l'émission *Une pêche d'enfer* sur France 3. Au cinéma, il s'illustre dans des rôles stéréotypés comme *Momo*, l'homme à tout faire de la comédie *Le Téléphone sonne toujours deux fois* (1985) de Jean-Pierre Vergne. Mais c'est dans *L'œil au beur(re) noir* de Serge Meynard (1987) qu'il dénonce, aux côtés de Pascal Légitimus, les affres du racisme dans une comédie à succès qui obtient le César du meilleur premier film.



Le Président Beur  
Smaïn (1986)

### LE PRÉSIDENT



Smaïn

ÉPIQUE QU'IL EN EST  
CARRERE

#### Le Président beur, Smaïn (1986)

« Chers Francis, chères Françaises, vous m'avez élu au chauffage universel », ainsi démarre le sketch du *Président beur*, son grand succès, qui présente ce qui paraît à l'époque inenvisageable : l'élection d'un Président de la République française d'origine arabe. S'inscrivant dans la tradition du comique saïbir qui abuse de l'accent soi-disant arabe, pour incarner ce président maghrébin il mélange sur scène les symboles de la République française — écharpe, tribune, « Marianne » — avec les attributs exotiques arabes que sont la théière orientale, le tapis et l'accent. « Y a-t-il des Français dans la salle ? Y a-t-il des Arabes dans la salle ? Que les Français lèvent la main droite et la main gauche ! Que les Arabes fouillent dans les poches ! ». Rien des clichés véhiculés sur les "Arabes" ne manquent : l'« Arabe voleur », le couscous... L'humour naît de l'inraisemblance de la situation, des approximations linguistiques, empruntant des accents gaullois pour faire rire de ces clichés racistes.

# LA TÉLÉ DES INCONNUS

## Les Envahisseurs, Les Inconnus (1991)

Inspiré de la série éponyme *The Invaders* de Larry Cohen, le sketch *Les Envahisseurs* lui emprunte sa trame : le célèbre David Vincent devient Marcel Vincent, dépeint comme un élu marseillais d'extrême droite enclin à voir partout des « envahisseurs arabes » caricaturés avec des postiches de perruques et de moustaches et dotés d'un supposé accent arabe. Les « envahisseurs » arrivent ici en couscoussière rehaussée d'un couvercle de tajine, et sont recensés par la police dans des lieux "chichés" comme le magasin Tati du quartier Barbès à Paris, ou les usines Renault de l'Île Seguin.

Cette mise en abîme humoristique des théories racistes d'extrême droite sur "le grand remplacement" des Européens chrétiens par les populations arabo-musulmanes est une vieille antienne dans l'idéologie raciste postcoloniale qui est ici tournée en dérision tout au long du sketch, mais également à la toute fin quand c'est la théorie raciste du "péril jaune" qui est mise en scène à travers l'intervention d'un personnage censé être asiatique, qui serait venu sur terre dans un vaisseau en forme de bol de riz....



## Les Inconnus, un phénomène audiovisuel

Révélés par la télévision, les trois compères - Didier Bourdon, Bernard Campan et Pascal Légitimus - ont étreint leurs premiers sketches sur les planches du *Petit Théâtre de Bouvard*, au début des années 1980. Au nombre de cinq au départ (avec Smaïn et Seymour Brussel), ils vont marquer le paysage télévisuel par le succès de leur émission parodique *La Télé des Inconnus* (1990-1992) et accompagner une génération d'adolescents avec des répliques cultes comme « Oh Manu tu descends ? » ou « Isabelle a les yeux bleus », l'une des chansons d'un album qui connaît un énorme succès. Cette émission qui pastiche des émissions de télévision, des publicités ou des bandes annonces de films ne fait pas l'impasse sur les questions de société.

Préoccupé par le racisme, le trio dénonce certaines situations de relégation pour les populations issues des minorités ethniques, mais renforce également certains stéréotypes. Dans le sketch *Biouman*, qui fait référence à une série télévisée japonaise à succès de l'époque, les auteurs n'hésitent pas à se moquer des effets spéciaux de pacotille de ces shows télévisés et, au passage, raillent les traits des personnages censés être d'origine nipponne. Ces stéréotypes se retrouvent dans la caricature de « Marie-Thérèse » et « Joséphine », aides-soignantes « antillaises » du sketch *L'Hôpital*, dépeintes comme fainéantes dans leurs tâches quotidiennes.

Toujours dans la veine de la caricature, le personnage « Mamadou » dans le sketch *Télémagouille* offre une palette de traits péjoratifs, non sans rappeler certaines exagérations de l'univers humoristique de Michel Leeb. Si l'intention est de faire rire, ces stéréotypes ne nous interrogent pas moins sur la dimension discriminante qu'ils peuvent véhiculer. Pourtant, ces émissions innove par leur ton direct et percutant, engagé politiquement dans le camp antiraciste, quand le trio dénonce le racisme et les discriminations qui visent en particulier certaines catégories de la population.



# L'HUMOUR DU "FRANÇAIS MOYEN"

## Un rire populaire

Au tournant des années 1980 et 1990, toute une génération d'humoristes français aborde le thème du racisme et des migrations sous un jour différent. Leur public est large mais principalement représenté par des Français moyens qui sont amenés à rire d'eux-mêmes. Témoins d'une société qui bouge mais qui reste aussi figée dans certaines attitudes ancrées depuis bien longtemps dans les esprits, ces amuseurs très populaires sont le pendant des premiers humoristes issus de l'immigration qui émergent à la même époque. Aux limites de la polémique, ils se hasardent à aborder la complexité des rapports interculturels en se protégeant derrière le second degré. Si la France se métisse, les Français moyens ont bien du mal à l'admettre.

C'est ce que nous amène à constater Pierre Palmade à travers son sketch *Le Maghrébin* en 1989, ou Muriel Robin dans *Le Noir* à la même époque. Parmi ces humoristes très grand public, Jean-Marie Bigard, dans *Le Raciste*, se moque, avec l'ambiguïté du ton "beauf" de son discours, de la tendance au politiquement correct incitant à ne plus prononcer certains mots. Il la dénonce encore aujourd'hui dans ses apparitions télévisées qui lui valent des critiques.

Autre figure de ce rire "gras", Patrick Sébastien, vedette depuis plusieurs années déjà, est le seul à créer une véritable controverse lorsque, en septembre 1995, producteur d'une toute nouvelle émission le samedi soir sur TF1 intitulée *Osons*, il semble dépasser les limites. Déguisé en Jean-Marie Le Pen qui, invité de l'émission regarde la scène avec délectation, l'humoriste pastiche, devant des fans déchainés, la célèbre chanson de Patrick Bruel *Casser la voix*, devenue *Casser du Noir*. Le lendemain, la France se divise sur le sens à donner à cette mise en scène : Sébastien, accusé de racisme, sera finalement contraint à mettre un terme à l'émission, amer de la déconsidération dont il a fait l'objet.



### Le Noir, Muriel Robin (1990)

Muriel Robin est en plein succès en cette année 1990 au cours de laquelle elle fait découvrir ce sketch et bien d'autres issus de son nouveau spectacle intitulé *Tout m'énerve*. Elle y incarne la mère de Patricia qui vient lui annoncer qu'elle va épouser Félix, lequel a la particularité d'être « noir ». Prise dans ses contradictions, elle feint de ne pas porter d'attention à la couleur de peau, mais angélique du mariage qui survient au cœur de sa famille. Dans ce tableau, les ressorts de l'humour s'appuient sur le décalage entre le discours convenu qu'elle tente de maintenir à flot et son effondrement physique face à l'avalanche d'informations qu'elle encaisse. Cette mise en scène correspond parfaitement aux vicissitudes des Français qui acceptent théoriquement de mieux en mieux les unions mixtes depuis les années 1970, mais pas au sein de leur famille. En 2019, reprenant sur scène certains de ses sketches mythiques, Muriel Robin n'oublie pas *Le Noir* qu'elle réécrit néanmoins pour mieux l'adapter à la France d'aujourd'hui en y incluant le thème du « Mariage pour tous ».



# UN HUMOUR COMMUNAUTAIRE



## Un rire d'autodérision

Du personnage de Popeck avec son indéfectible chapeau melon et son accent yiddish, incarné par Judka Herpstu, à Madame Sarfati, personnage central des sketches d'Élie Kakou, mère juive tunisienne désespérée de ne pas avoir marié sa fille Fortunée, "l'humour juif" marque la chronologie de l'humour français. Héritier de cette tradition, Michel Boujenah rencontre le succès en 1980, au Théâtre du Lucernaire, avec le personnage d'Albert, Juif tunisien qui raconte son exil et la nostalgie de sa Tunisie natale.



Hérauts de la tradition de "l'humour juif", structuré par l'autodérision et un sens de l'observation aiguisé qui vont fortement influencer le stand-up à l'américaine, ces pionniers de l'humour communautaire vont inspirer la génération d'après : Gad Elmaleh fait le portrait de son grand-père juif marocain, Jamel Debbouze raconte ses parents immigrés maghrébins et sa culture d'origine, comme le mois de Ramadam ou les « vacances au bled ». Il s'agit pour ces humoristes de donner à voir et à entendre leur histoire familiale. Ils changent les représentations sur leur communauté et provoquent l'empathie pour cette galerie de personnages qui ont peuplé leur enfance.



Le duo Élie et Dieudonné va plus loin dans l'humour corrosif en incarnant des personnages racistes et antisémites, dans des sketches comme *Le Chantier* ou *Cohen et Bokassa*, au point d'incarner à l'époque le duo comique anti-raciste par excellence. Séparés depuis 1997, Élie Semoun et Dieudonné Mbala Mbala s'opposent aujourd'hui publiquement, notamment depuis que Dieudonné a été condamné à plusieurs reprises pour « antisémitisme et provocation à la haine raciale ».

Les nouvelles générations d'artistes qui rencontrent aujourd'hui le succès sur les planches des scènes ouvertes utilisent parfois les mêmes ressorts communautaires : c'est le cas de Kouassi Patrice Mian alias Patson. L'humoriste d'origine ivoirienne arrive très jeune en France avant d'être adopté et de passer sa jeunesse dans le Loiret. Quand il fait ses premières scènes, en 2004, il reprend à son compte cette tradition communautaire, surjouant l'accent ivoirien et construisant ce personnage de Patson *L'Africain*, truculent jeune homme aux expressions toute faites.



### Élie Kakou alias "Madame Sarfati"

Alain Kakou de son vrai nom, il est né en 1960 à Nabeul en Tunisie, au sein d'une famille juive tunisienne française. Il passe sa jeunesse à Marseille avant de monter à Paris s'essayer à la scène. Repéré sur les planches de la salle du Point Virgule, il connaît un succès fulgurant. Connus pour sa galerie de personnages plus truculents les uns que les autres, il se distingue par le plus célèbre d'entre eux, celui de Madame Sarfati, désespérée de ne pas avoir marié sa fille Fortunée. Caricature tendre et attachante des mamans juives d'Afrique du Nord, il popularise quelques expressions arabes dans l'humour et est l'un des premiers à mettre en scène cette diversité sur scène. Humour communautaire, mais pas seulement : que Ton sorte aux personnages de « Jean-Paul Goudé » sur la mode, de « l'attachée de presse » qui interpelle le public sur son obligation de rire, ou du « maître d'école » hystérique qui a fait rire petits et grands. Mort en pleine jeunesse, Élie Kakou a assurément marqué un tournant dans la manière de mettre en scène la diversité.



# L'HUMOUR DE BANLIEUE



## Nouvelle génération, nouveaux codes

Si l'arrivée tonitruante de Smaïn avait renouvelé le genre, il était bien seul à incarner cet humour populaire des enfants de l'immigration. Il faut attendre l'émergence de la figure du "jeune de banlieue" dans les médias, le cinéma ou la musique avec les premiers collectifs de rappeurs pour que ce dernier apparaisse aussi sur les scènes d'humour. Quelques figures vont marquer l'époque : l'humour "absurde" (non-sens britannique) du duo comique Éric et Ramzy se dispute la vedette avec celui qui sera la véritable révélation de la décennie, Jamel Debbouze. On les retrouve tous les trois dans *H*, la sitcom à succès de Canal Plus, de 1998 à 2002. Jeux de mots, parodies de films, récit familial : cette génération pose les bases d'un nouvel humour où l'improvisation côtoie les codes du seul en scène à l'américaine. L'influence anglo-saxonne prend le pas sur le comique troupier à la française, avec un débit plus rythmé et moins ancré dans la tradition du théâtre classique : c'est l'avènement de la vanne, instantanée et efficace, face au comique de situation traditionnel.

Cette nouvelle manière de se mettre en scène a été propice au récit des trajectoires individuelles : Jamel Debbouze monte sur scène pour se raconter et raconter l'immigration maghrébine en France à l'instar de Smaïn, la décennie précédente, mais il le fait cette fois-ci à la première personne. Si l'humour d'Éric et Ramzy ne porte pas spécifiquement sur la question des origines, ils incarnent le renouvellement générationnel des artistes désormais aussi issus des minorités ethniques en France. Ramzy Bédia est fils d'immigrés algériens, Éric Judor de père guadeloupéen. Ils n'évitent pourtant pas les poncifs des accents et les caricatures qui caractérisent la manière dont on met en scène les minorités dans l'humour de l'époque : dans le sketch *Super Chinois*, Éric Judor adopte accent et attitude dignes du *Bridé* de Michel Leeb et fait rire au détriment des populations asiatiques. Il est clair que ce genre s'essouffle au début des années 2000, notamment quand des artistes issus des communautés asiatiques comme Frédéric Chau ou Bun Hay Mean dénoncent et remettent en cause cette caricature vexatoire.



### Jamel Debbouze

Jamel Debbouze passe sa jeunesse à Trappes au sein d'une famille d'immigrés marocains. À l'adolescence, il découvre le théâtre d'improvisation pour lequel il développe un don qui le mènera à se faire remarquer et à faire ses premiers pas sur l'antenne de Radio Nova puis sur Canal Plus. À la fin des années 1990, son émission *Le cinéma de Jamel* ponctue les programmes en clair de Canal Plus et popularise ses approximations linguistiques humoristiques. Jamel Debbouze incarne à lui seul l'humour, la truculence et les codes culturels de la banlieue parisienne. Alors que la France connaît l'âge d'or des années "Black, Blanc, Beur", dont l'acmé reste la victoire en Coupe du monde de football en juillet 1998, Jamel fait rire la France entière en racontant son parcours de fils d'immigrés. Il enchaîne ses premiers films et s'installe comme un artiste populaire, qui prend position contre le racisme et les discriminations.



# L'AVÈNEMENT DU STAND-UP

## Le Jamel Comedy Club

À l'acmé de sa carrière, alors que les banlieues françaises s'embrasent après les émeutes de 2005, Jamel Debbouze propose en 2007 une nouvelle émission qui s'inspire des salles de stand-up new-yorkaises où triomphent les grands noms du genre tels Jerry Seinfeld ou Louis C.K. Le *Jamel Comedy Club* est d'abord une émission de télévision sur Canal Plus, la première chaîne à lui avoir fait confiance. C'est le succès immédiat pour cette nouvelle génération du rire, issue de la diversité. Humour de banlieue, humour communautaire ou un peu tout cela à la fois, cet "humour d'observation" caricature le quotidien et nous raconte une France multiculturelle où les références évoluent : utilisation d'argot, de langues étrangères, de situations propres aux familles issues de l'immigration. On ne rit pas « de » mais « avec » les populations d'origine étrangère, ou simplement issues de quartiers populaires. Le succès public est au rendez-vous alors que nous sommes aux premiers balbutiements des réseaux sociaux.

Cette émission donne naissance à un haut lieu du stand-up installé sur les Grands Boulevard à Paris sous le nom de Comedy Club, et crée un appel d'air vers la scène des théâtres où de nombreux artistes tentent leur chance, et souvent montent pour la première fois sur les planches. Cette nouvelle génération d'humoristes provoque un véritable engouement pour cette forme d'humour instantané, au point de supplanter les grandes vedettes.

Pourtant, si les thèmes mobilisés chez ces "serial vanneurs" se rapportent beaucoup à la place des minorités ethniques en France, cela se fait dans un climat de crispation importante sur les questions identitaires. Car 2007 c'est aussi l'année de création du Ministère de l'Identité nationale et de l'Immigration, puis le lancement d'un débat sur l'identité nationale en 2009. Ce télescopage entre une ouverture par l'humour au thème de la diversité et une volonté de définir une identité française éternelle et immuable prouve que l'humour reste encore et toujours une arme de lutte contre les discriminations et le racisme.

LE COMEDY CLUB



### Le collectif *Barres de rire* (2006)

Antérieur au *Jamel Comedy Club*, le collectif *Barres de rire* était composé de plusieurs figures du stand-up d'aujourd'hui : y ont débüté Yessine Bellataï, le conte de Bouderbala ou bien Fabrice Eboué. Issu en partie de la troupe du *Comic Street show*, qui se définissait comme « premier show d'humour urbain », et de l'antenne de la radio hip-hop *Génération*, ce collectif de neuf humoristes (dont Thomas Barbazan, Amélie Chahbi et Yacine) va ensuite se produire sur Canal Plus, grâce à la visibilité que lui offre le *Jamel Comedy Club*. Cette caution télévisuelle permet pour la première fois à des artistes issus de minorités ethniques ou de quartiers populaires de prendre la parole et de faire rire de leur différence. Mamane, Patson ou encore Thomas Ngijol évoquent la place des Africains en France quand Frédéric Chau dénonce les caricatures véhiculées sur les populations asiatiques. Nouveau style et avènement de la "tchatche" : cette nouvelle génération ouvre définitivement l'humour français à la diversité.

